

geons aujourd'hui la ration entière; nous nous mettrons demain à la demi ration. Quant à l'eau, nous la mesurons par gorgées..... Je commence à reprendre des forces, et il me semble qu'au lieu de nous résigner à mourir de faim dans trois jours, nous pourrions calculer combien de voyages il nous faudrait faire pour transporter dans l'église souterraine, avec nos deux paniers, la terre de la crypte et les décombres du couvent.

— A l'œuvre! répondis-je.

Nous vidâmes les deux paniers, et nous nous mîmes aussitôt à la besogne proposée par le pilote. Nous remplissions nos paniers de terre dans la crypte, et nous allions les vider au fond de l'église souterraine.

— Je vais compter les voyages, dit le pilote; à chaque covée, je mettrai un grain de raisin dans cette poche.

Nous recommençâmes à garder le silence. Longtemps après, mon compagnon le rompit; et s'essayant par terre pour prendre un peu de repos, il me dit :

— Combien de voyages crois-tu que nous avons fait ?

— Vingt, d'après mon calcul.

— J'ai aussi compté vingt grains de raisins; et maintenant, combien penses-tu que nous avons mis de temps à chaque voyage, entre l'allée et le retour ?

— Cinq minutes au plus.

— C'est aussi mon calcul. Par conséquent, nous avons une grande heure et demie d'un travail pénible et monotone, et nous sommes moins avancés qu'au commencement; car plus nous enlevons de terre, plus il en tombe dans la crypte. Tu viens de voir toi-même combien j'ai eu de peine à fermer la porte, ne crois-tu pas que nous ferions mieux de dormir un peu ? Tu es de mon avis ? Alors, je vais éteindre la lumière, et nous verrons ce qui arrivera demain. Commençons par choisir nos lits. Celui-ci qui est vide, à côté de mon pauvre ami, je le prends pour moi, comme tu as choisi le tien à côté de celui qui fut de même ton ami. Tu ne peux pas te tromper. Ton lit est juste celui du milieu. Compte bien... vingt niches, et arrête-toi à la vingt et unième. Je crois avoir vu des allumettes dans ton panier. Il faut ménager l'huile. Bonne nuit.

A ces mots il éteignit la lumière, et se blottit dans sa niche.

— Je suppose, ajouta-t-il un instant après, que tu ne vas pas encore t'endormir, car je t'attends marmotter je ne sais quoi entre tes dents. Tu dis sans doute tes prières. Prie aussi pour moi.

— Plus que pour moi-même, lui répondis-je; car je ne regretterais pas que nous mourussions tous deux ensemble, si tu ne mourais d'une double mort, et sans avoir la consolation de pouvoir prier.

— Pour le moment j'aime mieux dormir, me dit-il.

Toutes mes prières de cette nuit eurent en effet pour objet de demander à Dieu d'adoucir ce cœur endurci, qui restait si impassible au milieu de périls qui auraient compté une bête fauve. Je ne pouvais comprendre cet homme dont je connaissais le courage et le sang-froid, dont j'avais plus d'une fois admiré les sentiments tendres et délicats, et qui pourtant ne s'émouvait de rien, et ne trouvait pas dans son cœur une seule larme à offrir à son Dieu.

— Crois-tu à une autre vie ? lui demandai-je dans l'obscurité, avant de m'installer dans ma dure couche.

— Il me semble bien que ma pensée doit durer un peu plus que mon corps, me répondit-il; mais je n'affirme ni ne nie rien. J'ai sommeil.

— Et ne crains-tu pas qu'il ne naisse de ce sommeil une éternité terrible ?

— Pas de terreurs ! repliqua-t-il durement. Si je dois un jour prier Dieu, ce ne sera pas par crainte, mais par amour.

#### LXIV.

Peu après je m'aperçus, à sa respiration, qu'il dormait profondément. C'était un homme d'une trempe extraordinaire. Son sommeil fut paisible, si ce n'est que j'entendis une fois prononcer le nom d'Henri d'une voix si douce que je ne pus retenir mes larmes, en pensant à l'abandon dans lequel allait se trouver ce pauvre enfant, si nous venions à lui manquer. Quant à moi, je ne pus pas dormir. Ma niche touchait à celle du Père Joseph, et c'était la même où nous avions d'abord voulu déposer les restes du père d'Henri, et dont le fond s'était ouvert avec tant de fracas. Quand je m'y plaçai, il me sembla que l'air était plus frais en cet endroit qu'au fond de la galerie souterraine, et je sentis avec plaisir une légère brise qui me caressait le visage. Mais ensuite, il me parut singulier qu'un courant d'air plus pur que celui des catacombes pût m'arriver par les crevasses que l'ébranlement de l'édifice avait occasionnées au fond de la niche; et pour m'assurer que je ne m'étais pas fait illusion, je soufflai sur une de mes mains, et je l'appliquai contre la plus large des fentes de la paroi. Je sentis en effet du froid dans la partie de ma main qui couvrait la fente. Je recommençai plusieurs fois l'expérience, et toujours j'obtins le même résultat. Je ne pouvais plus douter qu'il n'entrât de l'air dans les catacombes par les fentes du fond de cette niche. Je me souvins alors des dernières paroles de mon vieil ami mourant. Ces souterrains avaient une entrée et une issue. Dans mes vaines tentatives d'aujourd'hui, j'avais cherché l'issue dans la colonnade qui s'étendait au-dessous de l'église; maintenant il me semblait plus naturel de la chercher dans la galerie des sépultures, et dans les niches de droite, qui se trouvaient du côté de l'orient. Parmi ces dernières, celle que j'occupais était le lit du centre, comme l'appelait le pilote, et c'était en outre la plus élevée. En réfléchissant à ces diverses circonstances, je vins à penser que j'avais peut-être à côté de moi l'issue tant souhaitée. Cependant je ne voulus pas troubler le sommeil du pilote, et je finis par m'endormir à mon tour.

Lorsque je m'éveillai, j'aperçus de la lumière, et j'allais appeler mon compagnon, quand je le vis assis au pied de ma niche.

— Que fais-tu là ? lui demandai-je.

— Je fais ce que je ferais si je devais mourir dans deux jours : je mange ma ration, et c'est la seconde. Demain, ce sera la dernière.

— A la volonté de Dieu !

— Tu es heureux, toi qui espères. Pour moi il n'existe plus d'espérance. Je n'ai eu qu'une seule passion dans ma vie, et il m'a fallu y renoncer. Je haïssais tes compagnons, et j'ai failli tuer ton vieil ami, un homme digne de vivre, et toi-même qui es mon frère. Je croyais que ceux qui criaient si fort à côté de moi contre vous, n'avaient, comme moi-même, aucune arrière-pensée; mais j'ai bientôt reconnu que ce n'étaient que des fourbes et des hommes avides de pillage. J'avais un camarade d'enfance, et il vient de m'être ravi. Et pour comble de malheur, je t'entraîne toi-même dans ma fatale destinée. Je voudrais en finir tout d'un coup au milieu d'une noire tempête, en voyant sauter mon navire. Mais périr lentement par un temps calme, quand on se sent la force de lutter, c'est quelque chose d'insupportable. Je te demanderais volontiers de me murer dans une de ces niches. — Maintenant, dis-moi, Manuel, pour répondre à tes propres paroles : quel changement la volonté de Dieu peut-elle apporter à notre situation ?

— Dans le passé, lui répondis-je, j'apprends à lire l'avenir. Tu as voulu sauver mon vénérable ami; et, en récompense de ce vœu, tu as pu arriver jusqu'ici, et embrasser un frère que tu croyais avoir perdu pour toujours.

— Je ne le nie pas : c'est un bonheur qui est arrivé à la suite d'un bon désir.

— Hier, tu as généreusement défendu l'existence et la fortune de gens qui t'étaient inconnus. On t'a poursuivi, et tu as trouvé ici un refuge assuré.

— Oui, mais mon compagnon a péri.

— Ton compagnon, teint du sang de ses frères, a fini par se noyer dans son propre sang. Mais, par un effet de la bonté divine, il est mort absous et béni par un de ceux-là mêmes qu'il regardait comme des hommes odieux, tandis que ceux qui lui avaient paru des amis dignes d'estime voulaient le faire périr de la mort la plus cruelle.

— C'est vrai; l'expiation a suivi le sacrifice.

— Maintenant, dis-moi : si l'on t'apprenait qu'un être, objet de toute ta tendresse, va mourir d'une mort certaine, ne souhaiterais-tu pas ardemment que personne ne vint troubler le repos de ses derniers moments, pour que du moins il pût rendre en paix son âme à Dieu ? Ne serais-tu pas prêt à donner tout ton sang pour l'empêcher de tomber entre les mains de ceux qui voudraient changer en un affreux martyre l'heure tranquille du suprême adieu ?

— Qui ne ferait ce que tu dis ?

— Eh bien, sache que si le doigt de la Providence ne t'avait indiqué pour asile cette demeure sacrée, tu en aurais été chassé dans ton auberge, et que là, tu aurais troublé les derniers instants de l'ange qui fut un jour l'objet de toutes tes pensées et de toutes tes espérances.

— Explique-moi cela, Manuel, s'écria le pilote en se levant brusquement, comme s'il eût été frappé d'une commotion électrique. Quelle autre personne que mon camarade a rendu hier le dernier soupir ? et quel est cet ange dont j'ai empêché que l'on troublât l'agonie ?

— Tu le sais, mon ami, hier rien n'a été respecté. L'effroi a pénétré jusque dans la demeure des vierges consacrées à Dieu. André et sa femme ont sauvé l'une de ces infortunées auxquelles on ravissait la paix de l'âme. Elle était malade et presque mourante depuis la nuit de l'incendie. Elle avait perdu sa connaissance, et ce flacon d'éther la lui a fait recouvrer pour un instant : elle ne remuait plus les lèvres, et ce cordial lui a rendu pour quelques minutes l'usage de la parole. Cependant, elle n'a pu me reconnaître. Mais moi, à travers un voile de quatorze années, j'ai reconnu ce chérubin à son angélique mélancolie, et j'ai recueilli les dernières paroles qui, grâce à toi, se sont exhalées paisiblement des lèvres de ma sœur Adèle.

— Manuel, Manuel, s'écria le pilote avec un accent terrible, sortons vite de cette prison d'enfer. Une issue, cherchons une issue ! je veux voir ses restes, je veux moi-même fermer sa tombe. Où trouverons-nous une issue ? il me faut une issue !

— Approche cette lumière, homme incrédule, pour qui la Providence n'existe pas, et qui regardes ta vie, tes pensées, et tes affections mêmes comme des produits du hasard. Approche cette lumière, mets-la ici, près de cette fente. Par quoi est elle agitée ? pourquoi vacille-t-elle de côté et d'autre, comme si elle luttait contre le vent ? Regarde-la bien, infortuné. Quand nous avons voulu déposer ici le cadavre de ton compagnon, tu disais que la tombe le repoussait; et c'était encore la main de Dieu qui ne voulait pas que nous nous fermassions à nous-mêmes notre seule sortie.

— Tu déliras, Manuel, et cette mort t'a affecté ainsi que moi.

— Ecarte donc ces pierres qui n'ont jamais été unies par le ciment.

— Celle-ci vient de céder.

— Et cette autre cède de même.

— Et elles cèdent toutes, Manuel, elles cèdent toutes et nous offrent par derrière un libre passage. Cette niche est minée. Me voici au fond; il faut marcher à quatre pattes. Me suis-tu, Manuel ?

— Laissez-moi d'abord remettre ces pierres à leur place.

— Bon, mon ami, et que ce secret périsse avec nous. Suis-moi maintenant, suis-moi. L'air que l'on respire ici me fait du bien. As-tu compté les pas ?

— J'en ai compté cinquante.

— Marchons donc, me dit le pilote, dans la direction de l'ouest. Écoutez. On devrait entendre le bruit des flots de ce côté, et pourtant je n'entends rien.

— Confiance en Dieu, et en avant !

— Un mur en pierre nous barre le passage. C'était là une niche double et très-profonde, et rien de plus. Retournons sur nos pas, Manuel; cette fois-ci tu t'es trompé.

Je m'approchai du mur, plein d'anxiété, et je sentis la sueur se refroidir sur mon front.

— Ces pierres, dis je au pilote, ne t'indiquent-elles rien non plus ? Y trouves-tu des traces de ciment ? Et crois-tu que celui qui a ouvert ce chemin jusqu'ici, l'aurait fait

pour le seul plaisir de manier ces pierres humides ? Tu peux en enlever une sans le moindre effort.

— Tu parles comme un pilote qui connaît la côte.

— Dieu qui lit dans mon cœur, sait qu'il y a deux heures, ce chemin m'était aussi inconnu qu'à toi; enlevons ces pierres.

— Ce sera bientôt fait; les voilà enlevées. De cet autre côté, il n'y a pas de chemin horizontal, mais une rampe très-étroite. Passe devant; c'est moi, cette fois-ci, qui remettrai les pierres à leur place. C'est fait. Maintenant, montons cette rampe. Compte les pas, pour le cas où nous serions obligés de retourner en arrière. Dix pas, c'est la largeur de la muraille. Une autre paroi nous ferme le passage, et ces pierres sont plus fortes. Derrière elles, Manuel, j'entends la mer qui se brise contre les rochers. Otons une pierre. Il y en a ici une double rangée. Celle-ci est très-difficile à enlever; donne-moi un coup de main; c'est la mer, c'est la mer ! on voit briller les étoiles ! il n'y a pas de lune; la lune n'est pas encore levée; il n'est pas dix heures. On n'aura pas fermé le guichet de la porte qui donne sur la mer.

— Doucement, mon ami, doucement, de peur qu'une sentinelle ne nous entende.

— Et si elle nous entendait, Manuel ne te souviens-tu pas de Calasans ? Comme cette fois-là, je te sauverais à la nage.

— N'enlève pas plus de pierres; cette ouverture suffit.

— Laisse-moi passer le premier. Je crains que ces pierres ne puissent pas me soutenir. Donne-moi la main.

— Je ne trouve pas de fond.

— Mon Dieu, mon Dieu !

— Ce mur est très-élevé. Je suis suspendu en l'air. Je vais tomber sur les rochers. Soutiens-moi, soutiens-moi, ou soutiens les pierres.

— Secourez-nous, Vierge-Marie, secourez-nous !

— Chut ! je vais pouvoir assurer mon pied dans une fente du mur !

— N'en trouves-tu pas d'autres à côté pour tes mains ?

— Silence, Manuel, je vois briller contre la muraille le fusil d'une sentinelle.

— Remonte vite, et cache-toi.

— J'ai déjà la main dans une autre fente. Il y en a plusieurs sur la droite. Ça descend très-bien. Me voici en bas. Passe à ton tour, et hâte-toi. Prends à droite. Que fais-tu donc ?

— Je remets les pierres à leur place.

— Maintenant, descends; appuie un pied sur ma main. Ouvre-moi tes bras, Manuel, et embrasse-moi avec toute la tendresse de ton âme. La Providence ne pouvait pas te laisser mourir, toi qui es si bon, et qui peux être utile aux hommes.

— A genoux, mon frère, à genoux sur ces rochers ! Vois ces innombrables étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes. Ecoute le doux murmure de ces flots. Entends-tu soupirer autour de nous quelque chose que l'on ne voit pas, mais que l'on sent et que respire ? l'air qui donne la vie à des milliers d'êtres. Ainsi Celui qui nous a tirés du néant se fait sentir tout en restant invisible, et c'est lui qui veille à la conservation d'une infinité de races et de familles.

— Je le sens, Manuel, je le sens, grâce à tes admirables serments, et je me prosterne devant lui pour l'adorer. Jamais je n'ai versé de larmes plus douces et plus consolantes qu'en ce moment. Quand, après avoir franchi les rochers, nous arrivâmes à la porte de la mer, le guichet était encore ouvert; et un quart d'heure après, deux chrétiens prièrent à genoux près d'un cercueil où l'on venait de déposer le corps d'Adèle, pour le transporter à sa dernière demeure.

#### LXV

Le calme succéda pour le moment à ce terrible orage qui avait déraciné tant de cèdres centenaires et de rosiers fleuris; mais les cèdres sont restés abattus, et les rosiers dispersés. J'ai vu disparaître de mon couvent jusqu'aux ruines. Errant et proscrit, j'ai été obligé d'errer sur un sol étranger. Je ne sais comment j'ai pu un jour rentrer dans ma patrie, dans laquelle la Providence me préparait de nouvelles et très-rudes épreuves. Je sens trembler ma plume, quand je pense à raconter ce qui m'est arrivé pendant ces nouvelles tempêtes. J'ai vécu dans les camps. J'ai vu deux armées de frères, acharnées l'une contre l'autre, et ne cherchant qu'à se détruire; j'ai vu des figures colossales surgir de la fange, dominer, puis succomber; j'ai vu des réputations naître, grandir, et périr en un jour; j'ai vu s'élever dans ma patrie des tourbillons furieux, qui, après avoir effrayé les populations, ont bientôt été balayés par le vent. Enfin, j'ai vu la mort sous toutes ses faces: mort politique, mort judiciaire, mort volontaire, mort sainte et mort déshonorée, mort glorieuse et mort ignominieuse. J'ai lu dans cent ouvrages des faits insignifiants; et ce qui méritait d'être écrit, je ne l'ai lu dans aucun livre. Qui donc écrit ces livres, me demandais-je ? Et pourquoi ceux qui savent les choses ne les publient-ils pas ? J'ai connu ces choses, et j'ai écrit, jour par jour, ce qui m'est arrivé et ce dont j'ai été témoin :

*Quamque ipse miserima vidi.*

Plusieurs fois j'ai dû quitter la plume pour donner un libre cours à mes larmes et aux gémissements de mon cœur. Je ne trouvais alors de consolations que dans la lecture des écrits de ma sœur Adèle, que Sœur Marthe avait remis à la femme d'André. Il m'a semblé que, dans ces mémoires, le voile de la religion recouvrait et adoucissait les douleurs de l'âme. Si un jour, qui peut-être n'est pas très-éloigné, me suis-je dit, je viens à publier ces nouveaux manuscrits, ceux qui les liront les regarderont peut-être comme l'œuvre d'une imagination exaltée. Ils se tromperont. Certains artistes, je le sais, ont peint la vérité toute nue; mais parce que je l'ai présentée décentement vêtue et plus ou moins embellie, elle ne laissera pas de rendre bon témoignage des faits positifs.

FIN.